



Alain Delon dans « Le Samourai » de Melville.

Hommage

## Alain Delon est mort : solitaire pour toujours

Par Olivier De Bruyn

Publié le 18/08/2024 à 9:56

Avec sa filmographie royale et sa personnalité hors norme, Alain Delon, dont on a appris la mort ce dimanche 18 août, laisse une trace indélébile dans l'histoire du cinéma français. Retour sur la vie et l'œuvre d'un acteur populaire et inclassable.

« *Je n'avais rien d'autre que ma tronche* ». En janvier 2018 dans un numéro spécial de « Paris Match » aux allures testamentaires, Alain Delon décrivait ainsi son unique atout à l'heure de ses débuts. « *Pour tout bagage, on a sa gueule, quand elle est bath, ça va tout seul* », chantait Léo Ferré dans « Vingt ans ». Le jeune Delon, avec sa gueule très « bath », n'avait pas de questions à se poser quant à son potentiel de séducteur, mais son enfance, son adolescence et ses premiers pas dans l'âge adulte n'ont jamais ressemblé à une partie de plaisir.

La super star du cinéma hexagonal (135 millions de spectateurs français ont vu ses films tout au long de sa carrière), l'acteur célébré partout dans le monde durant ses décennies de gloire, l'objet de fascination indémodable – des cinéastes comme Quentin Tarantino ou Jim Jarmusch lui vouent toujours un culte ardent –, n'était en rien prédestiné à devenir une icône et un mythe. L'homme qui s'est éteint ce dimanche 18 août en sa résidence de Douchy dans le Loiret aura pourtant emporté le cinéma français et international.

« **J'ai toujours ressenti cela** »

Né le 8 novembre 1935 à Sceaux dans une famille de la classe moyenne, le jeune Delon voit ses parents divorcer alors qu'il n'a que quatre ans. Un traumatisme fondateur qui, il ne cessera de le répéter, explique son caractère d'écorché vif et sa prédilection d'acteur pour les personnages hantés par les blessures intimes. « *Il y a des vides qui ne se*

comblent jamais, racontait-il en janvier 2018. *Même quand je vivais avec une femme, quand j'aimais une femme, je me sentais seul. J'ai toujours ressenti cela* ».

Placé dans une famille d'accueil où le père travaille comme gardien de prison à Fresnes (Delon racontera avoir entendu l'exécution de Pierre Laval dans la cour de l'établissement), le jeune garçon enchaîne les séjours dans des pensions et établissements scolaires dont il se fait exclure pour cause de comportement rebelle et de résultats scolaires insuffisants.

Revenu vivre chez sa mère, remariée à un boucher-charcutier de Bourg-la-Reine, l'élève médiocre accepte de passer un CAP de charcuterie en vue de reprendre l'établissement de son beau-père. Mais la perspective ne l'enchantait guère.

À 17 ans, il devance l'appel sous les drapeaux et effectue son service militaire dans la marine. Son tempérament farouchement indépendant lui vaut d'essuyer de nombreux conflits avec les autorités. Coupable de larcins dans une caserne, il doit choisir entre quitter la marine ou signer pour un nouvel engagement de cinq ans. Il opte pour l'engagement et se retrouve en Indochine où il sera de nouveau mis aux arrêts pour avoir volé une jeep.

### Capital séduction

Renvoyé de l'armée, Delon revient à Paris et enchaîne les petits boulots aux Halles où il fréquente, entre autres, des voyous liés à la pègre. Tout aurait pu mal tourner pour le jeune homme, 20 ans, qui ne sait pas quoi faire de sa vie. Mais sa « tronche » et ce qu'il nommera toujours « son destin » vont en décider autrement. « Rien ne s'est fait par moi, mais par les femmes, racontera Delon 60 ans plus tard dans *Match*. *Les femmes m'ont donné la chance de faire du cinéma. Et si je n'avais pas été acteur, je serais sûrement mort* ».

La première femme qui joue un rôle déterminant se nomme Brigitte Auber, une actrice de sept ans son aînée, rencontrée au gré de ses pérégrinations nocturnes. Tombée sous le charme de sa gueule mi ange mi voyou, Brigitte fait découvrir à Alain le petit monde de Saint-Germain-des-Prés, aux antipodes sociaux et culturels de celui des Halles. Delon y devient pote avec quelques acteurs débutants, Jean-Paul Belmondo, Jean-Claude Brialy, Claude Brasseur.

Avec son physique avantageux, il multiplie les conquêtes et est attiré par les femmes plus âgées que lui. Il rencontre ainsi Michèle Cordoue, son aînée de 14 ans. Michèle est comédienne et épouse d'Yves Allégret, un cinéaste à succès qui cherche un acteur pour son nouveau film intitulé, justement, *Quand la femme s'en mêle*.

Allégret est séduit par le charisme et la beauté du jeune inconnu. Il l'engage, alors que Delon n'a aucune expérience. « À cette époque, se souviendra l'acteur, *Je ne savais rien faire. Allégret m'a dit : "Écoute-moi bien, Alain. Parle comme tu me parles. Regarde comme tu me regardes. Écoute comme tu m'écoutes. Ne joue pas : vis !" Ça a tout changé. Si Yves Allégret ne m'avait pas parlé ainsi, je n'aurais pas eu cette carrière* »

En étant lui-même, ou peu s'en faut, Delon entame une carrière unique dans le cinéma français et international. Deux ans plus tard, en 1960, alors qu'il n'a joué que dans quelques films, il tourne coup sur coup ses deux premiers chefs-d'œuvre : *Plein soleil*, de René Clément et *Rocco et ses frères* de Luchino Visconti.

Problème : Delon se sait devenu comédien pour de « mauvaises » raisons liées à son physique. Sa beauté, dont il est pleinement conscient et dont il joue, l'embarrasse autant qu'elle lui facilite l'existence. Delon se trouve trop « mignon », pas assez « viril » et redoute d'être cantonné dans des rôles de bellâtres qui ne correspondent pas à son tempérament tourmenté.

Pour *Plein soleil*, une adaptation de *Monsieur Ripley*, le roman de Patricia Highsmith, Delon, pourtant encore un quasi-débutant, exige de ne pas incarner le personnage de noceur dandy, mais celui de l'assassin, beaucoup plus retors, complexe et attribué à l'origine à Maurice Ronet, qui venait de triompher avec Jeanne Moreau dans *Ascenseur pour l'échafaud*, de Louis Malle.

Il obtient gain de cause et le film, une merveille, impose son image ambivalente, où la séduction est indissociable de la noirceur et du trouble. Une image qu'il ne cessera plus d'exploiter de film en film.

À ce premier triomphe, s'ajoute immédiatement la réussite majeure de *Rocco et ses frères* où Visconti exploite à merveille l'ambiguïté et le talent de l'acteur. « *Delon a la mélancolie de celui qui se sent forcé de se charger de haine quand il se bat parce que, d'instinct, il la refuse* », racontera le cinéaste qui a lutté contre ses producteurs pour imposer en tête d'affiche le jeune acteur dans la peau de Rocco, ce boxeur et soutien de famille, *in fine* inconsolable et solitaire, comme la plupart des personnages les plus marquants incarnés par Delon. Visconti retrouvera le comédien en 1963 pour un nouveau chef-d'œuvre : *Le guépard*.

### Le phénomène

Succès critiques, triomphes publics : en quelques années, Alain Delon est devenu un acteur capital du cinéma international. Dans les décennies 60 et 70, il enchaîne les films et certains d'entre eux s'imposent parmi les plus

importants de l'époque. Ainsi, devant la caméra de Jean-Pierre Melville, Delon tourne dans des monuments du film noir (*Le samouraï*, *Le cercle rouge*, *Un flic*) où dans des territoires urbains interlopes, avec l'imperméable et le chapeau de rigueur, il incarne à merveille les personnages énigmatiques chers au plus grand styliste du cinéma français. « *« Le samouraï »*, racontera Melville, *ce n'est pas seulement un film policier, mais aussi et surtout une longue méditation sur la solitude. Delon a une présence physique exceptionnelle, on peut lui demander des choses d'une précision inouïe* ».

Non content d'inspirer Melville, Delon donne également le meilleur de lui-même sous la direction de metteurs en scène qu'il admire et respecte : des auteurs comme Antonioni (*L'éclipse*) et Losey (*Monsieur Klein*), des réalisateurs populaires et exigeants comme Verneuil (*Le clan des siciliens*) ou Deray (*La piscine*), on en passe...

Son seul concurrent, dans ces décennies prodigieuses, se nomme Jean-Paul Belmondo, l'autre grand acteur qui, sur son seul nom, rameute les spectateurs par millions dans les salles. Tout oppose les deux hommes : Bebel est gouailleur, familier, sympathique, alors que Delon semble souvent distant, glacial, voire méprisant.

Les médias cherchent à attiser leur rivalité, mais les deux « stars » se respectent et s'apprécient. « *On nous opposera tout au long de nos vies, cherchant à créer une adversité dont la légende pourrait se nourrir*, racontera Belmondo dans ses mémoires, *Mille vies valent mieux qu'une. En fait, nous sommes proches, en dépit d'une divergence évidente d'origines sociales. Son enfance a été aussi triste, pauvre et solitaire que la mienne a été joyeuse, bourgeoise et pleine d'amour* ».

Patrice Leconte, 29 ans après Jacques Deray dans *Borsalino*, a dirigé les deux « monstres sacrés » dans *Une chance sur deux* en 1999. « *Entre eux, j'ai été témoin d'une grande amitié*, racontait alors le cinéaste, *même s'ils sont à leur manière dans la compétition. Il est hors de question que l'un ou l'autre soit le Poulidor de l'autre. Plutôt crever !* ».

### **Nathalie, Romy, Mireille...**

Dans les années 60 et 70, le triomphe de Delon est total et l'acteur ne cesse de tourner. Trop parfois. Les rôles de flics et de voyous s'enchaînent, parfois dispensables, et satisfont à la fois le compte en banque et l'ego de l'acteur, qui ne sont pas minces. Delon, cependant, reste lucide sur sa carrière, distinguant les films importants où il se soumet aux désirs de cinéastes qu'il vénère et fictions plus anodines où il se contente d'assurer une sorte de minimum syndical. « *Quand je jouais pour Visconti, Clément ou Melville*, racontait-il, *je leur disais : "Dirigez-moi, dites-moi ce que voulez, je suis là pour vous." J'étais comme un musicien qui avait besoin d'un chef d'orchestre.* ».

Avec les autres, moins doués, Delon fait le job, ni plus, ni moins. Parallèlement, la star Delon, toujours sous le feu des projecteurs médiatiques qui épient ses amours avec les actrices qui sont successivement les femmes de sa vie (Romy Schneider, Nathalie Delon, Mireille Darc) et font état des scandales retentissants associés à son nom (la ténébreuse affaire Markovic), s'adonne à des activités annexes, se fait plaisir et gère son patronyme comme une marque.

Il produit une trentaine de films, organise des combats de boxe internationaux (dont les deux championnats du monde de 1972 et 1973 opposant Jean-Claude Bouttier à Carlos Monzon), gère une écurie de chevaux de course, devient collectionneur d'art. Il crée également une société de produits de luxe griffés « A.D. » qui prospère en Asie où la notoriété de Delon semble ne pas avoir de limite.

### **Si déroutant « gaulliste »**

Au début de la décennie 80, l'acteur continue de tourner (principalement des polars), passe à la réalisation en s'attribuant des rôles qui ne resteront pas dans les mémoires, et, de temps à autre, incarne des personnages qui correspondent à son pedigree de plus en plus mélancolique et solitaire. Il est ainsi un remarquable baron de Charlus dans l'adaptation de *Un amour de Swann*, de Proust signé Volker Schlöndorff en 1984 et, la même année, un antihéros désespéré et alcoolique dans *Notre histoire*, de Bertrand Blier.

Deux films où, une nouvelle fois, il soumet son immense orgueil au bon vouloir des cinéastes. « *Il existe deux Delon : l'homme et l'acteur*, racontera Bertrand Blier en 2010 dans les colonnes de *L'Express*. *Avec l'acteur, aucun problème. C'est une Rolls-Royce. Faut pas l'emmerder, ce n'est pas la décontraction absolue, mais il fait le job. Le film n'est pas sélectionné à Cannes, il ne marche pas fort, mais Delon est nommé aux César. Donné comme favori. Et lui de dire à Georges Cravenne, le créateur de la cérémonie : « Je viens si je suis sûr de l'avoir.* ». *Cravenne lui répond qu'il lui est évidemment impossible d'assurer quoi que ce soit. Du coup, Delon n'est pas venu. Ça, c'est l'homme.* »

Delon obtiendra finalement le César... Mais cette reconnaissance semble laisser de marbre celui qui n'a jamais cherché à se faire aimer par la « grande famille du cinéma français » et qui, parfois, a même pris un malin plaisir à se faire détester, entre autres pour choix politiques.

Réactionnaire revendiqué et un rien caricatural, Delon, qui s'est toujours déclaré « gaulliste », a affiché ses opinions d'homme de droite au long des décennies, soutenant tour à tour Giscard, Barre, puis, plus tard, Sarkozy. Plus problématique : il confesse à la fin des années 80 son amitié pour Jean-Marie Le Pen et sa sympathie pour certaines de ses prises de position, tout en se gardant, toutefois, d'appeler à voter pour le Front National.

Mais Delon est un paradoxe vivant et ses choix idéologiques, d'ailleurs à géométrie variable (il soutiendra Anne Hidalgo, lors des élections municipales de 2014 à Paris), ne se reflètent pas dans ses choix d'acteur. Ce droitier assumé aura tourné avec une figure culturelle du communisme (Visconti), produit courageusement Alain Cavalier dans un des rares films anti guerre d'Algérie des années 60 (*L'insoumis*), tourné un plaidoyer contre la peine de mort (*Deux hommes dans la ville*, de José Giovanni), et adapté un gauchiste notoire, Jean-Patrick Manchette, pour son premier film en tant que réalisateur : *Pour la peau d'un flic*.

## L'éclipse

Dans les années 90, l'acteur, de plus en plus fâché avec ses contemporains, ne se reconnaît plus dans le cinéma de son temps et pleure ses maîtres disparus. La décennie le voit disparaître peu à peu des écrans – mais pas de la rubrique people [où les déchirements de sa famille alimentent la chronique](#) – et les quelques films tournés à l'époque (*Le retour de Casanova*, d'Edouard Niermans, *Un crime*, de Jacques Deray, *Une chance sur deux*, de Patrice Leconte) ne rencontrent pas les succès d'antan.

En 1999, il annonce que le nouveau siècle de cinéma se déroulera sans lui et il tiendra (presque) parole, même s'il jouera dans *Les acteurs*, de Bertrand Blier, en 2000, et, surtout, dans *Astérix aux Jeux olympiques* (2008), où il incarne Jules César et s'amuse avec son image d'ex-empereur mégalo du cinéma français, en parlant de lui à la troisième personne.

Dans les années 2000, Delon préfère tourner des polars pour la télévision (« Fabio Montale », « Franck Riva ») et revenir sur les planches (*Les variations énigmatiques*, de Éric-Emmanuel Schmitt, *Une journée ordinaire*, d'Éric Assous) qu'il avait abandonnées trois décennies plus tôt. Sa dernière apparition au cinéma dans *Toute ressemblance...* de Michel Denisot (en 2019) ne distrait pas, ou si peu, l'ultime Delon, plus seul et taciturne que jamais. « *La vie ne m'apporte plus grand-chose*, racontait-il en 2018 dans *Match. J'ai tout connu, tout vu. Mais surtout, je hais cette époque, je la vomis. Je sais que je quitterai ce monde sans regret.* ». Alain Delon, depuis longtemps, se savait d'une autre époque, celle où il fut l'un des plus grands acteurs du cinéma français.